MARIA WINOWSKA

LE "BON SAUVEUR" DE BÉGARD

(1857-1957)

LE BON-SAUVEUR
BÉGARD
(CÔTES-DU-NORD)

LE " BON SAUVEUR " DE BÉGARD

(1857-1957)

LA PRIÈRE AU CHŒUR...

... S'ÉPANOUIT EN CHARITÉ
DANS LES SALLES DE L'HÔPITAL

MARIA WINOWSKA

LE "BON SAUVEUR" DE BÉGARD

(1857-1957)

LE BON-SAUVEUR
BÉGARD
(CÔTES-DU-NORD)

La charité doit être l'âme de la Communauté. Les Sœurs prendront un soin spécial de la conserver et de l'augmenter... La vertu qui doit animer leur vie tout entière est une charité sans bornes...

(Constitutions du Bon Sauveur.)

En l'an de grâce 1130, au diocèse de Chartres, un monastère cistercien nouvellement fondé sous le vocable de « Notre-Dame de l'Aumône » songe à essaimer. Il y a dix-huit ans à peine que saint Bernard est entré à Cîteaux. Depuis, ses fondations se multiplient à un rythme sans cesse croissant. A sa mort, en 1153, son ordre comptera trois cent cinquante abbayes. Notre-Dame de l'Aumône entreprend l'invasion de la Bretagne.

Comme de juste, les quatre moines fondateurs doivent affronter des tribulations sans nombre. La croix de bois qu'ils ont emportée pour la planter dans le sol de la future fondation pèse bien lourdement sur leurs épaules lorsque, enfin, la Providence les oriente vers une région boisée et solitaire appelée « Pluscoat » où habite un pauvre ermite, d'origine anglaise, qui a troqué son

nom, sans doute de haute lignée, pour celui de « mendiant » : *beggar*.

Les moines sont séduits par le site et le parfum de sainteté qui rayonne de l'ermitage. Notre-Dame de l'Aumône n'est-elle pas en droit de quérir l'hospitalité chez les mendiants ? Nous savons l'importance que l'on donnait, dans ce temps-là, au symbolisme des noms. Seuls ces quelques détails émergent de la légende, mais cela suffit pour nimber de poésie le nom de la première abbaye fondée en terre bretonne : « Notre-Dame de Bégard ». La brèche est ouverte : quatorze autres fondations suivront de près, et du vivant même de saint Bernard.

Années de gloires, années de déclin. Les vicissitudes de la fameuse abbaye nous intéressent ici en fonction de la relève. Même désaffectés et tombés en ruines, les hauts lieux de la prière attirent les amis de Dieu. Lorsque en septembre 1856, M. Le Calvez, maire de Guingamp, écrivit à la Supérieure générale de la Congrégation du « Bon Sauveur », à Caen, qu'elle pourrait acquérir à fort bon compte l'ancienne abbaye des cisterciens, sise à Bégard, sept siècles d'histoire religieuse en appelèrent au cœur de cette fille et sœur de Chouans qu'était la Mère de Puiseux, elle-même trempée dans l'épreuve. Les intérêts de son Institut s'alliant parfaitement avec ses plus ardentes aspirations, le marché fut vite conclu et, dès l'année suivante, plus précisément le 13 octobre 1857, dans les vieux murs s'installa une volée d'hirondelles : dans leur costume discret et seyant, les Sœurs du « Bon Sauveur » évoquent ces messagères du printemps.

C'est ainsi que l'abbaye de Bégard transmit le flambeau aux servantes des plus poignantes détresses physiques et morales. « Notre-Dame de l'Aumône » inaugura « Notre-Dame des mendiants », qui accueillit à son tour les pauvres parmi les pauvres, ces spoliés d'eux-mêmes que sont les aliénés mentaux. Actuellement, à la place de l'ancienne abbaye se trouve un immense hôpital psychiatrique dernier cri et en plein essor. Ses enracinements dans l'histoire religieuse de la Bretagne et de la France sont trop émouvants et trop significatifs pour que nous ayons pu les passer sous silence avant d'entreprendre l'exploration d'un monde inconnu — et, avouons-le, de prime abord guère attrayant — où les religieuses du Bon Sauveur vivent obscurément la plus passionnante aventure d'amour : celle du sauvetage des âmes captives en proie à toute une gamme variée de maladies mentales qui les aliènent à elles-mêmes.

★

Dès le premier contact, on se sent dérouté. Aucune note austère ne semble troubler ce riant domaine. Des pelouses admirablement entretenues, un parc doublé d'un jardin potager, des allées d'arbres fruitiers ployant sous la récolte (nous sommes en octobre), un corps de bâtiments de grand style et aux façades imposantes entouré de pavillons et de chalets directement accessibles — tout cela fait penser à un sana de « post-cure » bien plus qu'à un asile. Rares sont les fenêtres pourvues de barreaux. De discrets châssis à pivot « protègent » les malades sans leur infliger une impression de contrainte. Une clôture relativement basse avec, de-ci, de-là, un portail grand ouvert qui engouffre fourgons et camions pour l'approvisionnement des quelque deux mille locataires, accentue cette impression de liberté et de paix champêtre qui se dégage de l'ensemble. Ajoutons à tout cela une ferme cossue avec une basse-cour où jacassent, piaillent, glousent, s'ébrouent et roucoulent d'innombrables volatiles, dominés de temps à autre par la basse sonore du bétail, et votre illusion sera complète. Cette idylle agreste n'évoque aucun drame. Et d'abord, où sont les déments ?

Interpellée, Sœur X. m'envisage avec un petit air réprobateur : « Nos *malades* — dit-elle en soulignant le mot —, nos malades sont chez elles, donc un peu partout. Tenez, les voici! Et nous en avons rencontré bien d'autres. Sauf des cas graves ou des crises aiguës, elles circulent sans nulle contrainte. »

Dans une allée, plusieurs femmes sont en train de ramasser des pommes — ces pommes normandes qui servent à fabriquer un cidre délicieux. Elles s'affairent consciencieusement et ne me dévisagent même pas. Seuls les gestes saccadés et le regard absent de l'une d'elles permettent de deviner le monde où elle vit, ce monde à part. Hormis ce détail, on dirait des ouvrières agricoles chargées de la cueillette.

« Vous savez sans doute — poursuit Sœur X. — que l'er-

gothérapie, ou traitement par le travail, s'avère comme un puissant moyen thérapeutique, vivement recommandé par les médecins. Car, en effet, rien ne vaut le travail pour faire sortir nos malades de leur rêve intérieur et pour débloquer leurs idées fixes. Nous avons appliqué cette méthode bien avant la lettre, il y a longtemps, car le contact avec nos malades nous a montré que le travail est un excellent calmant. Inutile de vous dire combien nous avons été contentes lorsque la science a consacré ces « remèdes de bonne femme » que nous a dictés l'expérience. Vous verrez nos ateliers et nos ouvroirs! Nos malades en raffolent et cela leur permet de gagner quelque pécule. Celles qui guérissent se réadaptent ensuite plus facilement à la vie sociale. »

La visite des différents « services » m'a confirmée dans la conviction que la charité discrète et intelligente des religieuses du Bon Sauveur opère souvent des prodiges... sans même s'en rendre compte, ces infirmières qualifiées sont doublées de... mamans qui soignent avec infiniment de tendresse leurs enfants malades. Or, les maladies mentales ont ceci de particulier qu'elles aiguisent à outrance des sensibilités à fleur de peau, en douant certains sujets d'une sorte de double vue. Un aliéné ne prendra jamais de faux jetons philanthropiques pour l'or franc de la charité. Il devine tout de suite et bien plus vite que les « normaux » si on le soigne pour des motifs vraiment désintéressés.

★

Nous voici dans le quartier des épileptiques. Un tout petit bout de Sœur nous accueille avec un rayonnant sourire. Très âgée, elle a le port droit malgré sa petite taille et un air merveilleusement épanoui. L'automne ne trompe pas sur ce qu'a promis le printemps! Vainement, je tâche de découvrir dans ses traits burinés quelque marque fugitive de lassitude ou de découragement. Sa figure ronde, ridée comme une rainette, sourit aux anges. Elle semble déborder de bonheur et sa voix vibre d'une secrète fierté lorsqu'elle me présente ses pupilles et rapporte le fait suivant :

Il y a quelques mois, ses supérieures avaient voulu la déplacer

après trente ans de stage ininterrompu dans cette sévère ambiance. On croyait qu'enfin elle pourrait prendre quelque repos... Et ce fut la révolte dans le quartier, un *tolle* général. A grands cris, les malades réclamaient leur Sœur directrice. Impossible de les calmer, de les maîtriser. Bien plus que l'ouverte rébellion, c'est le désespoir de ces malheureuses qui incita les Supérieures à réviser leur décision. Et Sœur X. resta! Et Sœur X. en est toute heureuse!

En l'écoutant, j'observe ses « chères enfants » et — dois-je le confesser? — à l'idée seule de passer ici quelques jours de suite je frémis d'horreur. De tous les services, c'est peut-être le plus ingrat, celui où abondent les déchets humains, où l'affreuse maladie s'étale avec le plus d'insolence. Des figures sans âge en portent visiblement les douloureuses empreintes... Et c'est de cet enfer que Sœur X. fait son paradis! Car, vrai de vrai, elle n'exagère pas. Ses yeux clairs et légèrement espiègles pétillent tandis qu'elle me parle, avec effusion, de la « gentillesse » de certaines malades. J'apprends ainsi qu'elle ne les quitte ni de jour ni de nuit.

Parmi ses « enfants », il y en a dans un état de complète décrépitude. Il y a des « méchantes », comme celle qui m'accueille avec un crachat que j'esquive de justesse. Sœur X. s'en excuse : peu polies avec des étrangers, ces pauvres « malades » n'ont rien à se reprocher à son égard. Visiblement, elle prend leur défense... J'écoute et n'ose avouer à la chère petite Sœur cette émotion qui me serre la gorge. Le véritable héroïsme s'ignore toujours : une maman ne me raconterait pas autrement les tours spectaculaires de ses rejetons.

Exemple entre mille! Ombrageuses et réticentes dès qu'elles flairent quelque curiosité trop profane, les Sœurs du Bon Sauveur se livrent facilement au cours d'une conversation adroitement menée ou à titre de « simple information ». Puissent-elles me pardonner ces pêches à la ligne qui m'ont livré tant de trésors! Il m'a fallu cinq jours pour apprivoiser suffisamment Sœur N. qui me servait à table et finit par me raconter ce qui suit :

« Il y a quarante ans j'étais avec les impulsives. De ce temps-là nous n'avions rien ou presque rien pour les calmer et il fallait

souvent recourir à nos faibles bras. Un jour, une malade particulièrement agitée s'élança sur moi et me frappa au visage... Il fallut l'immobiliser. Elle me suivait d'un regard chargé de haine. Cela ne pouvait durer... Je me recommandai à mon bon ange et puis, m'approchant, j'ai défait ses liens et je l'embrassai. Elle en fut bouleversée, éclata en sanglots, se précipita dans mes bras... Notez qu'elle n'en fut pas guérie pour autant, mais jamais, depuis, je n'ai eu avec elle la moindre difficulté. Pourtant, c'était un cas délicat! »

Voici encore quelques fioretti, rapportés à titre anonyme :

« Une malade impulsive et très dangereuse me piétina un jour de telle sorte que je fus un mois sans pouvoir me servir de mon bras gauche, et donc sans aller au travail. A mon retour, je feignis d'ignorer ce qui s'était passé. La malade en fut tellement bouleversée que, depuis, elle se met en quatre pour me rendre service. De fait, elle est toute transformée! Quelque temps après, elle tomba malade et l'on dut la transférer dans un autre service. Ce fut un véritable drame, à cor et à cri elle réclamait la Sœur infirmière qui « lui avait pardonné sa méchanceté ». Il a bien fallu me la renvoyer! »

Dans certains cas, la charité des religieuses débloque de véritables « nœuds » psychiques et, de ce fait, hâte la guérison. Écoutons Sœur Z. :

« Nous avions une pensionnaire qui ne pouvait supporter les religieuses. Lorsqu'un jour je lui faisais sa toilette, prise de colère, elle m'arracha le voile et essaya de me prendre à la gorge. Je me dégageai avec grand-peine, j'attendis un instant et, lorsque la malade fut calmée, je la remis au lit, je la bordai tendrement et ne lui fis aucun reproche. Soudain, elle fondit en larmes : « Jamais je n'aurais cru que vous étiez si bonne... » Ce fut un revirement total et définitif. Elle perdit son attitude hargneuse et agressive et ne me donna jamais plus le moindre mal. A partir de cette crise elle alla de mieux en mieux, fut complètement guérie au bout de quelques mois, et revient depuis tous les ans pour une visite de reconnaissance. »

Sur ce chapitre, les témoignages abondent. « Nos malades — me dit Sœur Y. — ont la bosse de la reconnaissance. » Venues d'un milieu où, souvent, elles n'essuyaient que du mépris et des sarcasmes — les soi-disant normaux se trompent grossièrement sur l'affectivité des malades mentaux dont le délire est strié d'éclairs de lucidité inexorable — elles sont vite conquises par l'extrême gentillesse, la courtoisie et la charité compréhensive de leurs gardiennes qui se constituent leurs servantes. Du coup, elles cherchent par tous les moyens, souvent naïfs, à leur prouver leur attachement et à se faire pardonner leurs « écarts »... dont elles ne sont guère responsables!

A l'approche des crises, telle malade met en garde son infirmière. « Immobilisez-moi, ma Sœur, immobilisez-moi vite, car, tout à l'heure, vous ne pourrez plus m'arrêter! »

Voici une « impulsive » que son fichier qualifie de « dangereuse ». Dès son arrivée, Sœur X. l'approche avec le sourire et essaie de faire sa toilette. La nouvelle pensionnaire s'avère « particulièrement agressive ». Imperturbable, l'infirmière « se contente de parer les coups et ne lui fait pas le moindre reproche ». Au bout de quelques jours la malade, améliorée, se présente « un peu confuse » : « Ma Sœur, pardonnez-moi, j'ai été méchante! Tenez : j'ai gardé pour vous mon dessert : une poire et une crêpe. »

Certaines malades chroniques ou « périodiques » se réjouissent de revenir à Bégard, où elles se sentent bien plus heureuses que dans leur milieu familial. Dans la voiture qui la ramène de l'hospice, Mme X., encore jeune, dit à son ancienne infirmière : « Ma Sœur, que je suis heureuse de vous retrouver! Tenez, je n'ai que ce petit peigne, mais je vous le donne, il est à vous »

« Mlle J. — rapporte Sœur T. — traverse en ce moment un cap difficile (toujours ces euphémismes, gonflés de charité!). Dans ses moments lucides elle se rend compte de son état, de plus en plus inquiétant. Une jeune Sœur chargée de son « quartier » fait tout ce qu'elle peut pour gagner sa confiance. En vain, semble-t-il. La maladie s'aggrave, le dénouement approche... Un jour, entre deux crises, la jeune fille saisit la main de la religieuse et éclate en sanglots : « Ma Sœur, je n'ai que vingt-huit ans et je dois mourir. Je n'ai eu que des peines sur cette terre! Mais sachez

que ma seule lumière dans ces ténèbres, c'est le Bon Sauveur. »

Les supérieures doivent affronter de sérieuses difficultés lorsqu'un changement d'emploi s'impose. Comme pour Sœur X. au service des épileptiques, la moindre alerte suscite un branle-bas que l'on maîtrise avec peine. Les malades s'accrochent à leur infirmière, ne veulent plus la quitter d'une semelle : « N'est-ce pas, ma Sœur, vous ne partirez pas? Et si vous changez de service, emmenez-moi donc avec vous! » Avant le départ définitif de Sœur X., une vieille « pensionnaire » dit en pleurant à chaudes larmes : « Je comprends, ma Sœur, qu'il soit parfois nécessaire de vous changer... mais à *nous, on ne devrait pas nous faire cela.* »

Terminons par ce trait qui fait sourire : Sœur X. revient dans son service après huit jours d'absence. Une démente « des plus agitées » se jette à son cou : « Oh! te voilà, ma petite maman! Comme je suis heureuse de te retrouver! »

★

DANS son opuscule sur la prière, le docteur Carrel signale les résonances psychophysiques de la vie intérieure et les effets des pratiques religieuses qu'il n'hésite pas à qualifier de thérapeutiques. Sur ce point, l'expérience séculaire de l'Institut du Bon Sauveur est hautement instructive. Non pas que les Sœurs infirmières empiètent le moins du monde sur les droits et l'exclusive compétence de la Faculté! Bien au contraire, elles se passionnent pour les progrès dans les traitements des maladies mentales, adoptent d'emblée tous les perfectionnements, ne craignent pas des frais dispendieux lorsque tel appareil ou telle installation clinique offre quelque chance curative. Leur dure besogne exclut les exaltées et requiert impérieusement un parfait équilibre. Jamais donc de confusion entre l'ordre spirituel et les conditionnements psychophysiques. J'ai même constaté, non sans amusement, qu'elles seraient tentées de renchérir sur les mérites des traitements et les qualités exceptionnelles des spécialistes affectés à leurs établissements, tandis que leur propre apport dans le soin des malades est passé systématiquement sous silence.

Telle Sœur m'a chanté les louanges du docteur X., sans se douter le moins du monde qu'elle lui facilite rudement la tâche.

Car, encore une fois, le médecin, mais surtout le psychiatre, traite le composé humain dont l'essentiel, je veux dire l'âme, échappe à sa compétence, tout en jouant dans la thérapeutique un rôle qui peut être de premier plan. C'est précisément ce que le docteur Carrel, non sans courage, a su mettre en lumière. Le climat spirituel où évoluent les aliénés s'avère dans leur traitement d'une importance souvent décisive. Terrain délicat et mal déblayé : la pastorale des malades mentaux attend toujours de précieuses mises au point. Ce qui nous intéresse, dans cet article, ce sont les faits concrets qui illustrent à merveille les mystérieuses interférences des corps et des âmes. Nous nous en tiendrons donc aux faits, en laissant à de plus qualifiés la peine et le soin d'en tirer des conclusions valables. Pour les serrer de plus près, nous passerons la parole aux témoins :

« Une communiste notoire, rapporte Sœur E., se rongeait de dépit d'avoir été internée dans un asile tenu par des religieuses. Toute la journée elle se tenait à l'écart, l'air sournois et le regard mauvais, repliée sur elle-même et ne parlant à personne. Elle apprit un jour la mort de son père. Je tentai de la consoler de mon mieux et, pour lui témoigner ma sympathie, je lui demandai la permission de l'embrasser, au risque, bien entendu, de me faire rabrouer ou même d'essuyer quelques coups, car la malade était exaspérée par la souffrance. Or, c'est tout le contraire qui arriva! Elle se mit à sangloter dans mes bras, comme une enfant. « Je ne pouvais pas croire que vous étiez si bonne. Il faut vous approcher pour vous connaître! » La glace était rompue. A partir de ce jour, l'amélioration de la malade fut sensible et elle ne tarda pas à rentrer dans sa famille. »

« Depuis plusieurs années — lisons-nous dans les notes de Sœur D. — une malade refusait obstinément de parler et s'exprimait toujours par écrit. Elle était tout le temps alitée sans être malade physiquement. Je me creusais la tête pour trouver un moyen qui la fît sortir de son mutisme. Un jour son mari, venu la visiter, m'apprit que, bien portante, elle aimait aux veillées réciter de belles poésies. J'eus donc l'idée de l'entreprendre sur ce chapitre. « J'ai appris, chère madame, que vous saviez par

cœur de belles poésies? J'en raffole! Si vous m'en déclamiez une? » Elle ne résista pas à l'invitation et se mit à bredouiller quelque chose du bout des lèvres. Le lendemain, je réitérai ma demande mais, prétextant une précoce surdité, je lui dis : « Chère madame, je n'entends pas bien! Voulez-vous prononcer plus fort? » Ce petit stratagème dura pendant quelques semaines... jusqu'à ce que la malade eût recouvré la parole. Son mari n'en revenait pas de l'entendre parler! Peu après, elle fut guérie, rentra dans sa famille et nous garde une reconnaissance sans bornes... »

« De 1927 à 1929 — écrit Sœur F. — j'ai soigné une grande anxieuse, malade physiquement et mentalement, qui se refusait obstinément à parler, gémissait tout le temps et voulait se détruire. En lui soignant un panaris, je réussis à gagner sa confiance. Elle me prenait pour sa cousine! A partir de ce moment, elle alla de mieux en mieux. Plus tard, elle nous a avoué qu'elle avait absolument conscience de tout ce qui s'était passé autour d'elle depuis dix-huit mois et des soins dont elle était entourée. Bientôt, elle fut radicalement guérie. Elle se réconcilia avec Dieu et son mari. Elle déclara en sortant au docteur qu'elle devait sa guérison uniquement au dévouement et à la patience des Sœurs. Pendant des années, elle n'a cessé de nous écrire pour nous exprimer sa gratitude. »

Voici un dernier témoignage, d'une religieuse octogénaire dont la ferme écriture et le style alerte ne trahissent nullement le poids de l'âge! Cette lettre nous paraît si intéressante que nous la citons intégralement :

« J'entrai au Bon Sauveur il y a cinquante-quatre ans, peu enthousiasmée pour l'œuvre des malades (*scil.* des aliénés) et dans l'espoir d'être employée auprès des enfants pour qui j'avais toujours de l'attrait; cependant, dès l'entrée, on me mit chez les malades et le début fut assez dur. Dès le premier jour, lorsque je traversai une cour, une malade dangereuse me poursuivit. J'ai dû courir en laissant la clef sur la porte. La malade ne m'ouvrit pas, mais jeta la clef par-dessus la galerie. Pourtant, cela ne me découragea pas et je me mis à *aimer les malades*. D'ailleurs, je n'ai pas eu souvent à m'en plaindre. *Je les aimais, elles m'aimaient.*

« Contrairement à ce qu'on en pense et en dit, les malades sont pour la plupart très reconnaissantes de tout ce qu'on fait pour elles et très sensibles aux propos et gestes délicats des Sœurs. Pour ma part, je me suis toujours appliquée à leur donner l'illusion de la liberté et de la vie en famille. Elles sont, en effet, très sensibles à une marque de confiance. Leur prêter la clef pour faire une commission, c'est leur faire une grande joie. Beaucoup ne se croient pas malades et c'est leur faire injure que de les laisser penser qu'elles le sont. Aussi nous n'employons jamais à leur égard le titre « d'aliénées », rarement celui de malades, mais de pensionnaires. En général, les malades qui ont, ne fût-ce que par moments, leur connaissance sont très susceptibles et ne veulent pas être traitées comme des enfants ou des êtres diminués. Pendant les retraites, elles n'aiment pas les prédicateurs qui leur parlent comme à des enfants. La jalousie est aussi fréquente parmi elles, il ne faut pas montrer de préférences quand plusieurs malades travaillent avec nous, mais leur témoigner une égale confiance, se montrer contentes de leur travail. Peu d'observations et pas de reproches à cause de leur maladresse. En les prenant par le cœur, on en obtient beaucoup. Les malades périodiques souffrent le plus de leur état. L'une d'elles m'a dit : « Lorsque je me réveille le matin et que je me vois encore là, je suis saisie d'angoisses. Quand donc reverrai-je ma famille, mes enfants? » Les traitements modernes ont de beaucoup amélioré la situation. Des cas jadis jugés incurables sont guéris ou rendus viables. A force de temps et de patience, des femmes arriérées ont pu faire leur première communion et apprendre à travailler. Sans aucune pression, plusieurs n'ont pas voulu quitter la maison sans s'être réconciliées avec Dieu : tout récemment encore, une malade qui avait tout délaissé depuis vingt-six ans! Une jeune institutrice laïque me disait : « Vous aurez beau me traiter, je ne guérirai que si vous priez pour moi. » On la jugeait incurable. Maintenant, elle est guérie, mariée, et la foi est rentrée dans sa famille! Il faudrait lire les lettres qu'elles nous écrivent et leur joie de nous revoir. D'autres, quoique ayant les mêmes sentiments, ne les manifestent pas, crainte de compromettre leurs familles. Enfin, avec les malades, il faut parler et agir comme avec des personnes normales, éviter de les humilier. »

★

« Operatio *medicinalis gratiae* », dit la secrète d'un dimanche : les chroniques du Bon Sauveur témoignent en toute évidence que la guérison des aliénés suit parfois de très près leur conversion. Dans certains cas, nous relevons des exemples classiques de complexes dénoués par quelque « choc » venu de l'extérieur. En voici un exemple entre mille :

« Mme X. venait d'entrer dans mon service — rapporte Sœur N. — Je ne la connaissais presque pas. Un jour, elle était en train de causer avec Mlle F. qui m'avait demandé l'heure de la confession. Je viens donc la lui annoncer et puis, à brûle-pourpoint : « Vous y allez aussi, peut-être? » demandai-je à ma nouvelle pensionnaire. Sans mot dire, elle nous accompagna à la chapelle. A son retour, elle était méconnaissable, apaisée, rayonnante de joie. « Ma Sœur — s'écria-t-elle — ma Sœur, je suis guérie! La simple question que vous m'avez posée tout à l'heure a libéré ma conscience d'un poids qu'elle portait depuis trente ans! C'était la cause de ma maladie, cela me rongeait, littéralement! Le bon Dieu a permis que je vienne chez vous pour retrouver la paix. Quel dommage que je ne sois venue plus tôt! Comme je suis heureuse! » De fait, elle sortit guérie et nous garde, depuis, une très vive reconnaissance. »

D'autres fois, le revirement n'est pas aussi spectaculaire, mais non moins efficace et durable :

« Une jeune mère de famille est traitée par l'insulinothérapie et son état s'améliore rapidement. Le traitement se poursuit sans incidents, mais on ignore tout de ce que pense cette jeune femme qui est assez docile, mais ne parle jamais aux religieuses ni à son entourage. Son départ est rapidement envisagé et, ce jour-là, sortant de son mutisme, elle nous fait cette déclaration inattendue : « Ma Sœur, je vous ai vues à l'œuvre et cela m'a suffi. Désormais, j'irai le dimanche à la messe... et même pas seule, mais, j'espère, au bras de mon mari... »; ce qu'elle fit.

Pour clore cette série d'exemples, rapportons l'histoire de Paulette : « Elle nous arrive du sana dans un état mental tout à fait défectueux (confusion toxico-infectieuse). L'état physique est

aussi des plus déplorables et ne semble pas devoir s'améliorer. Après un traitement approprié, son état mental s'améliore un peu. Paulette, sortant alors de sa confusion, s'aperçoit qu'elle est dans un hôpital de religieuses et en est outrée. A partir de ce moment, elle ne passe aucune occasion pour manifester son hostilité à l'égard de ses infirmières, parfois même assez violemment. Jamais de réponse à un « bonjour » ou un « bonsoir », à moins qu'elle ne se répande en insultes. « Je vous hais, je vous déteste... »

« L'amélioration, cependant, devait se poursuivre. Paulette fait la connaissance de son milieu ambiant, se renseigne auprès de ses compagnes de son état d'esprit lors de son arrivée... et commence à se rendre compte de la patience et de la bonté des Sœurs à son égard.

« Rétablie au point de vue mental, mais gardant des séquelles de son état physique, une réintégration est décidée dans un sana de son département d'origine. A notre stupéfaction, Paulette déclare ne pas vouloir quitter le Bon Sauveur, elle ne pense pas se remettre de la tuberculose qui la mine et manifeste le désir de mourir chez nous. En effet, deux mois plus tard, elle s'éteignit ayant édifié tout son entourage par sa résignation et sa gentillesse. Tout son trousseau, ses plus chers souvenirs : missel, kodak, livres, stylo, etc., furent pour ses compagnes malades. Elle poussa même la délicatesse jusqu'à destiner à chacune l'objet qu'elle savait lui faire plaisir... »

★

Dès le lendemain de mon arrivée à Bégard, je me trouvai dans une chapelle archicomble. Aucun impair, rien absolument qui me fît penser que je me trouvais au milieu d'aliénées. Beaucoup ont communié. Toutes priaient avec ferveur. Dans le nombre, m'a-t-on dit, il y avait des « impulsives », autant dire des « malades dangereuses » sujettes à des crises violentes. Mais les chères Sœurs connaissent leurs agneaux et ne les laissent circuler qu'aux heures des accalmies.

Ce sont encore des malades qui aident la Sœur sacristine dans certaines menues besognes et en sont très fières! Certains petits

incidents qui corsent leur travail n'évoquent qu'un sourire indulgent. Ainsi, l'autre jour, une malade a voulu absolument monter en chaire pour prononcer un sermon. On a eu quelque peine à l'en dissuader, mais elle finit par céder de bonne grâce. Les chroniques du Bon Sauveur fourmillent de savoureuses anecdotes qui relatent des frasques hautement fantaisistes, mais rarement méchantes. Ainsi cette malade employée au clapier qui s'en alla quérir les gendarmes pour un procès-verbal établissant en due forme les hécatombes inqualifiables perpétrées par la Sœur Économe au milieu de ses chers pupilles. Pince-sans-rire, le gendarme s'exécuta — et la paix fut rétablie.

Telle pensionnaire qui travaille au jardin se considère dans son propre domaine. Lorsqu'on s'avise de lui donner un conseil, voire de lui faire une remarque, elle répond péremptoirement : « Ne vous inquiétez pas, ma Sœur. Je sais ce que j'ai à faire. Après tout, je suis ici chez moi! C'est pour moi que le Bon Sauveur a été fait, non pas pour vous. »

« Ce qui est piquant dans l'affaire — me dit Sœur X. en riant — c'est qu'elle avait raison! C'est pour nos malades que le Bon Sauveur de Bégard a été fondé, et nous ne sommes que leurs servantes. »

★

C'est l'esprit de foi qui inspire aux religieuses du Bon Sauveur tant de respect, de délicatesse, de dévouement inlassable pour des malades aux apparences souvent répugnantes et traitées par le monde comme de pauvres déchets humains. Il y a un an environ se mourait à Bégard une Sœur qui avait passé sa vie au service des malades. Ses préférences allaient toujours vers les plus déshéritées et les plus difficiles. « Je m'en vais, docteur, — disait-elle — je m'en vais, mais je n'ai pas peur, car j'ai toujours aimé mes malades comme une maman. » Elle supportait avec le sourire de cruelles souffrances et s'inquiétait jusqu'au bout de ses chères enfants. Lorsqu'un jour une jeune Sœur se refusait d'emmener en promenade Mme X., « parce que trop dégoûtante », la mourante protesta : « Chère Sœur, tant pis si l'on vous juge mal en voyant cette pensionnaire si peu avenante. Ne vous arrêtez pas au

qu'en-dira-t-on, vous qui aimez tenir vos malades d'une façon impeccable. *Voyez plutôt Jésus en elle qui vous demande de le promener.* »

Faut-il s'étonner que tant de charité surnaturelle facilite souverainement le grand passage qui scelle l'éternité? Une enquête discrète m'a permis de recueillir des témoignages émouvants et d'une convergence unanime. L'état mental des malades — disent les religieuses du Bon Sauveur — s'améliore assez souvent vers la fin et la mort est précédée de périodes de lucidité plus ou moins longues. Elles « constatent avec joie » que certaines malades des plus agitées, « dont le prêtre ne peut approcher pour l'Extrême-Onction ou le Saint Viatique qu'avec beaucoup de circonspection et de garanties », deviennent « douces et paisibles comme des agneaux après la réception des derniers sacrements ».

Il y en a qui meurent dans des dispositions admirables « et bien consolantes pour les religieuses qui ont essayé de les rapprocher de Dieu ». Ainsi cette cancéreuse qui souffrait horriblement de plaies s'étendant sur tout le côté gauche de la poitrine. En la pansant « le plus délicatement possible », la religieuse lui suggère « d'offrir » ses souffrances à Dieu. La pauvre tête de l'aliénée saisit mal le sens de ces paroles, mais son cœur réagit d'une façon bouleversante :

— Oh non! — répond-elle vivement — si je les lui offre, il les prendra à ma place. Cela, jamais! Il a déjà assez souffert sur la croix pour moi...

Nous pourrions multiplier des exemples : ils abondent dans le même sens. Aucun prosélytisme ni zèle indiscret, pas une ombre de mainmise sur ces êtres désaxés et facilement malléables, aucun « viol de consciences ». Seule la charité du plus pur aloi opère ces merveilles d'apaisement et de conversion dont le corps bénéficie bien souvent comme par surcroît, à la suite de l'âme réconciliée. Ainsi, jamais aucune pression n'est exercée sur les malades pour qu'elles se rendent à la chapelle ou assistent aux offices, mais la splendeur des cérémonies religieuses, l'exemple des « anciennes », le rayonnement des Sœurs infirmières exercent un attrait souvent irrésistible sur les nouvelles venues, qui comp-

tent dans leur nombre des sectaires virulentes, des païennes, ou des « laïques » gorgées de superstitions. Les malades ont à leur disposition un aumônier rompu aux exigences de son ministère délicat, mais qui lui réserve bien des consolations. Bégard est tout un monde à part qui, de loin, peut paraître austère, mais qui, vu de près, devient facilement pour des âmes bien nées un aimant irrésistible. Que de belles vocations trouvent dans ces murs leur raison d'être et un tremplin pour des montées à pic!

« Oui, je sais que dans certains milieux on serait tenté de nous plaindre — me dit Sœur X. avec un sourire rayonnant. Et pourtant, qu'elle est belle, notre vocation! Je n'échangerais pas la mienne pour tout l'or du monde. Vous m'avez parlé de « l'horreur sacrée » qu'inspirent nos malades... aux biens-portants. De fait, nous voyons en eux quelque chose de « sacré », mais dans un tout autre sens. Avez-vous réfléchi à ce fait que Jésus-Christ, préservé de toute maladie par la vertu de son union hypostatique, a voulu, pour nous sauver, revêtir la robe de fou et passer pour un aliéné? Aucun malade ne saurait se réclamer d'un pareil patronage! Ce que bien de nos « enfants » ont souffert avant de venir ici, moquées, conspuées, méprisées, mises au pilori de « l'opinion », notre Christ aux outrages l'a souffert avant eux! C'est ce qui nous facilite tellement la tâche. Point besoin de traités théologiques pour « situer » notre vocation... Il suffit d'ouvrir l'évangile... S'il prend à son compte ce que l'on fait pour les « plus petits » de ses frères, le fait est qu'il a assumé personnellement l'humiliation de la folie, qu'il a *voulu* être traité comme un fou. »

★

Nous venons de les voir à l'œuvre. Il est temps de consulter leur histoire, de voir leur esprit. L'arbre se reconnaît à ses fruits; interrogeons donc l'arbre qui plonge ses racines dans le tuf fertile d'un terroir fécondé par une pléiade de saints. Car le Bon Sauveur descend en droite ligne des plus grandes gloires de la Normandie mystique et nous voyons penchées sur son berceau des « colonnes », comme saint Jean Eudes, M. de Bernières, M. de Renty, eux-mêmes redevables du meilleur d'eux-mêmes aux maîtres de l'École française, M. de Bérulle, Condren, Olier.

Ces filiations nous semblent d'une importance capitale, car c'est elles qui expliquent la robuste charpente de la spiritualité du Bon Sauveur, fondée sur le dogme et nourrie des plus beaux mystères de notre foi.

Voici comment le P. d'Herambourg, fils de saint Jean Eudes et directeur d'Anne Le Roy, la fondatrice du Bon Sauveur, définit la fin de l' « œuvre » de Saint-Lô qu'elle devait recueillir comme un précieux héritage et qui inspire sa règle :

« Sa fin — dit-il — est d'adorer perpétuellement le mystère de la Sainte Trinité et les communications saintes que les divines personnes ont bien voulu avoir avec les hommes, pour le salut desquelles le Verbe adorable s'est fait homme et a versé son sang. » La vie de chaque religieuse en particulier et celle de la communauté tout entière n'est rien d'autre qu'une perpétuelle adoration du grand mystère. C'est dans l'union du Fils « seul capable d'adorer le Père » que, soutenues par l'Esprit d'amour, de lumière et de force, elles prient, se sanctifient et se dépensent au service du prochain. La méditation des mystères les fait entrer dans les profondeurs de l'intimité divine et toutes leurs démarches, sont centrées sur la Sainte Trinité : « On ne sortira que pour les intérêts de Dieu et, dans ces visites nécessaires, on s'unira aux sorties des divines personnes envers les hommes. »

Les familiers de M. de Bérulle n'auront pas de peine à discerner dans ce passage son théocentrisme et jusqu'à son vocabulaire. Formée à pareille école, à un âge ou l'âme est toute ouverte et perméable, Mère Anne Le Roy léguera à ses filles la moelle et le cœur d'une spiritualité sans pareille qui allie harmonieusement la « pratique » de tous les jours à la contemplation des mystères.

L'extrême pauvreté de sources de première main, enjolivées de légendes, nous permet à peine d'entrevoir le vrai visage de Mère Anne Le Roy, fondatrice du Bon Sauveur. Le peu que nous savons de cette humble nous la rend prodigieusement sympathique. Comme toute fondatrice, elle a eu à traverser des périodes de douloureux tâtonnements. Par ces épreuves, Dieu la forgeait. La grande pitié des âmes lui servait de boussole dans les affres de la nuit.

« La fin spéciale de l'Institut — lisons-nous dans la règle du

Bon Sauveur — est le salut des plus délaissés ». C'est pourquoi « les Sœurs veilleront sur les infortunés qui leur sont confiés comme une mère sur ses enfants ».

Or, du temps de Mère Le Roy, il n'y avait pas au monde de plus pauvres et de plus pitoyables que les déments, dont le sort ne différait guère de celui des reclus à perpétuité! A Caen même, berceau du Bon Sauveur, le siècle des lumières les traitait avec une cruauté qui fait monter au front la rougeur de la honte. Écoutons un témoignage véridique rapporté par M. Jamet :

« On les enfermait dans des cellules étroites, grillagées de fer, sans autres soins que des traitements barbares et violents. Les gardiens ne les abordaient qu'avec des bâtons et accompagnés de chiens. En 1783, on voyait encore, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Palais de Justice, les restes de l'ancienne tour qui, depuis plus d'un siècle, portait le nom de *Tour aux fous*. Là, sous des voûtes sombres et humides, gémissaient ces malheureux. Nus, pour la plupart, et n'ayant qu'un peu de paille pour se couvrir, ils étaient presque tous attachés aux murs de leur cachot par des chaînes de fer... Quand on commença la construction du Palais de Justice, ces malheureux furent enfermés dans la prison centrale de Beaulieu. Leur sort y fut moins pitoyable qu'à l'ignoble tour, mais, confondus avec les détenus, ils étaient leur jouet, comme ils étaient aussi celui de leurs gardiens. »

Quoi d'étonnant qu'un cœur bien né saignât à la vue d'une si extrême misère? Avec son intuition de femme et de sainte, la Mère Le Roy comprit bien vite que ces traitements absurdes ne pouvaient mener qu'au désespoir les plus malheureux des hommes : ceux dont l'âme se dérobe, assez pour en faire la risée du peuple, pas assez pour leur épargner le choc cruel des moments lucides. En avant-garde de son temps, elle décida donc de les traiter *comme des hommes libres*. Seul un historien de l'époque peut mesurer l'extrême hardiesse de cette révolution d'amour. Voici un exemple, rapporté par les chroniques :

« Un jour, une malade d'une vigueur athlétique lui fut amenée de son cachot de Beaulieu, les pieds et les mains chargés de fers. « Quoi — s'écria-t-elle, en s'élançant sur la charrette — voilà une femme avec des entraves! Otez-lui ces fers. Il n'y a point ici

d'esclaves. *Je veux qu'elle soit libre comme moi.* » Et, à partir de ce moment, cette femme fut d'une docilité remarquable. »

La charité est toujours en pointe, même du progrès dit scientifique. Avant la lettre, par un respect tout surnaturel pour l'âme de leurs malades, les religieuses du Bon Sauveur les traitaient selon des méthodes modernes qui attribuent tant d'importance au climat psychique et à l'influence du milieu. « Une âme — lisons-nous dans la règle — vaut mieux qu'un monde et travailler à son salut, c'est procurer à Dieu plus de gloire et à soi-même plus de bien que de toute autre manière. »

Comme tout précurseur, Mère Le Roy eut beaucoup à souffrir de l'incompréhension et des tristes préjugés de ses contemporains, surtout des jansénistes.

Son zèle ne s'arrêta pas aux déments. Toute misère trouva chez elle un cœur, des bras largement ouverts. En 1781, elle tomba sur la brèche, octogénaire, lors d'une épidémie qui décima littéralement sa congrégation.

Les œuvres de Dieu ont ceci de particulier que ces coups qui devraient les abattre leur servent au contraire de tremplin. C'est une merveille de voir comme les sillons arrosés de sang et de larmes éclatent en d'ardentes moissons! Au moment où tant de congrégations religieuses sombrent dans la tourmente, le Bon Sauveur, sévèrement éprouvé par la Révolution, rebondit. Après la mort de la Mère, Dieu lui envoie un Père en l'admirable P. Jamet dont la figure se détache toute en lumière sur le sombre fond de toile que lui réserve son époque, et que les filles de Mère Le Roy se plaisent à appeler « leur second fondateur ».

Non pas qu'il fasse du nouveau. Bien au contraire, il consolide, ratifie et consacre. De la fondatrice au fondateur, aucune rupture de continuité. Tous les deux relèvent de la même lignée spirituelle qui a donné à la France tant d'insignes mystiques. Mais ce que Mère Le Roy n'avait fait que pressentir dans son cœur, trouva forme et juste expression sous la plume et la houlette de ce solide théologien que fut le P. Jamet. L'Institut du Bon Sauveur lui doit sa charpente, ses bases spirituelles, la forte doctrine qui l'anime. Là encore, « Dieu premier servi ».

« La fin de l'Institut — lisons-nous dans le *Directoire* — est de travailler d'abord à la gloire de Dieu et à votre sanctification,

ensuite au salut et à la sanctification du cher prochain. Les soins, l'instruction que vous lui donnez et les services que vous lui rendez doivent être, pour vous, les moyens d'arriver à son âme. Ces deux fins, qui semblent différentes, sont cependant inséparables, de sorte que si vous négligez l'une, vous compromettez l'autre[1]. »

Texte admirable qui devrait figurer au frontispice de toute œuvre d'apostolat!

1. En plus des malades mentaux, les religieuses du Bon-Sauveur prennent en charge d'autres malheureux qu'elles s'efforcent de réadapter à la vie sociale. C'est ainsi qu'elles se sont spécialisées dans le soin des « sourds-parlants » en alliant aux méthodes les plus modernes les intuitions d'une inlassable charité. La Maison Mère de Caen a souvent essaimé depuis un siècle. Peu de temps avant sa mort, M. Jamet a fondé la Maison d'Albi, avec grand hôpital psychiatrique pour hommes et femmes et école de « sourds-parlants ». En France, le Bon-Sauveur compte en plus cinq Maisons : à Picauville (Manche), à Chatou (Seine-et-Oise), à Royé (Somme), à Plougasnou (Finistère). Ajoutons les fondations à l'étranger : San Feliu, près de Barcelone en Espagne, Holyhead en Angleterre, Carriglea en Irlande et la Procure à Rome, Touseayrats près d'En-Calcat (Tarn). Dans plusieurs de ces maisons les religieuses du Bon-Sauveur se vouent à des œuvres d'éducation : pensionnats, maisons d'étudiantes, écoles, etc.

IMPRIMÉ EN FRANCE SUR LES PRESSES D'AUBIN, A LIGUGÉ (VIENNE).
D. L., 2e trimestre 1957. Imprimeur, n° 1.638.